

## Pourquoi fermer les yeux dans le noir ?

Le Syndicat de la Honte fut créé soudainement et à la stupéfaction du plus grand nombre. En une journée, ses nouveaux représentants et délégués prirent place sur les plateaux des chaînes d'information.

Ils eurent tout d'abord à expliquer leur mouvement, et leur revendication. Car d'eux, on ne savait pas grand-chose, et le nom racoleur de l'organisation inspirait les railleries. Le Syndicat de la Honte avait choisi pour secrétaire général André. Quarantenaire, sec comme du bois à brûler et maraudeur de profession. Ce fut lui qui se chargea d'expliquer la charge de la Honte, et le bien-fondé de son syndicat.

La Honte, incolore pour ceux qu'il appelait « les diurnes », était diluée dans la ville durant la journée. Elle se distillait à travers les esprits des passants, un petit peu de honte pour chacun, juste de quoi vous amener à baisser les yeux en voyant une femme sur le trottoir avec son enfant, ou juste de quoi vous convaincre de refuser le sac qu'on vous propose à la caisse pour éviter que quelque part, un dauphin ne meure étouffé par le plastique que l'on a mal jeté.

Le travail d'André consistait à aller chercher, chaque soir vers 21 heure, des cartons de nourriture, des litres de soupe pour les sans-abris, ainsi que la Honte de la société. Car alors que les diurnes partaient se coucher, la Honte désappointée se reportait sur ceux qui voulaient bien la prendre en charge.

André était le premier, mais elle se transférait ensuite selon un ordre bien précis pour passer la nuit : de 21 heures à 23 heures, elle revenait donc aux maraudeurs, qui en donnaient ensuite la charge aux videurs et autres serveurs, chargés de canaliser les ivrognes dont les diurnes faisaient semblant d'ignorer le vice avec un sourire convenu. Ils s'en allaient ensuite transmettre la honte aux prostituées qui la gardaient jusqu'à 3 heure, et l'on peut s'imaginer à quel point leur tâche était lourde. Elles léguaient à leur tour la Honte aux équarisseurs qui égorgeaient la vache que les diurnes mangeraient hachée menue, en pestant sur la chasse à la baleine, là-bas au Japon. Exténués, les équarisseurs abandonnaient enfin la Honte aux éboueurs à 5 heures du matin. Ceux-ci la chargeaient dans leur camion en même temps que les déchets des diurnes (et là même encore des animaux morts parfois, comme le corps du chat de la petite Lisa dont les parents ne savaient pas vraiment quoi faire et qu'ils ont décidé de mettre au fond du sac noir, avec les pots de yaourts vides et les pelures de carottes), ils chargeaient donc la Honte des gens dans leur camion et l'apportaient jusqu'à la déchetterie, où ils la déversaient avec les pelures, les chats morts, les pots de yaourts, et dans la chaleur moite des matières organiques, au petit matin, la Honte s'évaporait doucement et se répandait à nouveau à travers les foules. Le soir venu, la Honte reprenait le même circuit. Elle se concentrait pour se jeter de tout son poids sur le dos d'André. Un dos qui ployait chaque soir un peu plus.

Ainsi André exposa-t-il le monde et les membres de son organisation. Le corps usé par la Honte de tout un peuple qui se jetait sur leur dos une fois le soir venu, les syndiqués développaient

des maladies et des usures que peu de diurnes supportaient et dont le code du Travail n'avait même pas envisagé l'existence. Bossus, claudicants, les nocturnes de la Honte avaient atteint les limites de leur tenacité. Mais conscients de la nécessité de leur travail, tous s'étaient consultés et avaient conclu que : seul le partage de la Honte serait une issue acceptable ; leur moyen d'action serait : la grève.

Les dégâts furent immédiats et colossaux : maraudeurs, videurs, prostituées, équarisseurs, éboueurs, tous avaient cessé leur activité du jour au lendemain et la Honte, sans dos sur laquelle s'avachir pour passer la nuit, avait éclaboussé les rues et montrait aux noctambules tout ce que la ville avait jusque-là épongé grâce à de petites mains. Des sans-abris fouillaient les poubelles qui n'étaient pas ramassées, s'ils n'étaient pas précédés par les alcooliques en quête d'un reste de vin de cuisine ou d'alcool à 90° degrés. A côté d'eux, des hommes dans leur voiture, bien bas dans leur siège pour ne pas être reconnus, espéraient apercevoir une mini-jupe ou un porte-jarretelle sur le trottoir. Dans ce chaos, on remarquait à peine le mugissement des bœufs dans des camions qui tournaient en rond, puisque personne n'était disposé à abattre les bêtes.

Mais il fallut malgré tout encore plusieurs jours pour que les diurnes prennent conscience des effets de la grève – la durée nécessaire pour que l'odeur des ordures qui s'entassaient dans les caniveaux les assaille dès le matin et jusqu'au soir, alors qu'ils rentraient chez eux préparer un repas. Un repas où ils remplaceraient le steak haché de Lisa par un pâté de lentilles, puisque de la viande, il n'y en avait plus. Et tandis que la Honte se raccrochait comme à l'accoutumée à eux au fil de la journée, voir les conséquences de sa non-gestion nocturne fit naître un autre sentiment chez les gens : la colère.

Le pouvoir politique ne tarda pas à s'emparer de cette grève. Les débats télévisés s'enchaînèrent. « *Certains se pensent au-dessus de toute responsabilité sociale* », disait-on par ici. « *Nous pouvons accueillir toute la Honte du monde et chacun doit en prendre sa part* », affirmait-on par-là, dans un détournement de formule qui fit hausser quelques sourcils. « *C'est une opportunité formidable, s'écria un autre, par cette grève nous prenons conscience de nos irresponsabilités. Nous pouvons nous allier contre la misère, contre le gaspillage, tendre la main à ceux qui dépendent de l'alcool, nous pouvons...* » « *Mais ils n'ont pas le monopole de la pénibilité !* » coupa un autre en faisant frémir sa cravate, tandis qu'un journaliste, les yeux plissés, s'attachait à leur donner raison puis tort, puis tort puis raison. Les camions des chaînes d'information avaient loué des places de parking près des locaux tous neufs du Syndicat de la Honte. Enfin, neufs, pas vraiment : André le savait, pour qu'un syndicat soit crédible il lui fallait : des pancartes, des autocollants, et des locaux vieillots. Lech Wałęsa des temps modernes, André se concentra sur la manifestation « coup de savate » que lui et ses partisans envisageaient depuis le départ. Mais il en était conscient, ses troupes vivotaient déjà péniblement en temps normal. La coupure soudaine de tout revenu les rendait peu combattifs.

Les diurnes, exténués sous le coup de la Honte et de la colère qui maintenant leur tambourinaient le crâne, en appelèrent à l'Etat. Le président avait jusque-là gardé le silence et jeté son Premier ministre de conférence de presse en conférence de presse, parce que quand on est président de la République, on ne fait pas d'allocution exceptionnelle pour parler du ramassage d'ordures ou des prostituées.

Mais les rues malodorantes commençaient à gronder, et plus seulement la nuit. Le président fut bien contraint d'agir. Il se rendit au Syndicat de la Honte. En arrivant, sa voiture fit un dérapage contrôlé très remarqué. Il s'en dégaugea et mit ses lunettes de soleil d'un geste leste, avant de saluer avec un poignet tout aussi maîtrisé les flashes et les caméras. Il entra néanmoins rapidement, car l'odeur des ordures n'était définitivement pas tenable, et ressortit une heure plus tard sans s'exprimer devant les caméras, car vraiment, cette odeur... Il dépêcha les troupes de journalistes à l'Elysée pour une conférence de presse. *« J'ai rencontré des syndicalistes anarcho-radicalisés sans motifs qui défendent des intérêts personnels au détriment du bien commun, alors que dans la République il n'y aura pas d'emploi en cacahuètes, et que l'autorité de l'Etat ne se négocie guère pour quelques fourbures de dos, »* prononça-t-il lentement, satisfait de sa formule qui respectait très exactement les 240 caractères réglementaires d'un Tweet. Sur les plateaux de télévision, on salua la démonstration d'autorité. Dans les locaux du syndicat, devant un poste à antenne aussi gros qu'une valise, André fulminait. Il n'attendait pas d'avantage de la rencontre avec les autorités, mais sentait que plus il regardait cet écran, plus la Honte pesait lourd sur ses épaules. Il se retourna. Derrière lui, sa garde rapprochée, un représentant de chaque profession de la Honte, attendait sa parole. Il passa une main sur son crâne un peu dégarni et soupira. On entendit l'air passer fort par ses narines, élevant le suspens du moment. *« Nous ne renoncerons pas, dit-il alors. Nous avons honte pour tous et à présent, ils ont honte de nous. Dans trois jours, nous descendrons dans la rue, comme prévu. Bientôt je vous le promets, ils auront honte d'eux. »* Des regards se croisèrent, des têtes acquiescèrent, puis chacun repartit animer les ateliers « banderoles » « chants contestataires » et « éléments de langage ».

André en était conscient, ce serait leur dernier coup. Ils en étaient à leur troisième semaine de grève et s'il voyait bien que les syndiqués avaient repris du poil de la bête – les prostituées auparavant décharnées remplissaient un peu mieux leurs jupes, les équarisseurs avaient réussi à se débarrasser du sang qui avaient incrusté les ridules de leurs mains, les éboueurs se délestaient petit à petit de leur manie de ramasser le moindre emballage plastique abandonné – la société était en train de faire une indigestion de Honte qu'elle tentait d'évacuer en la vomissant. André se dirigea vers l'atelier « banderoles » pour jeter un œil aux œuvres. *« La nuit vous mentez / vous vous en lavez les mains »* était écrit en jaune sur une toile bleu nuit. Il quitta la pièce en fredonnant doucement.

Bruits de casseroles qu'on tape, cris, huées, tomates qui volent : dans la rue, le petit cortège de la Honte était surpassé en nombre par les diurnes en colère. André avançait en tête, comme une taupe qu'on aurait sorti de la nuit et dont on réalisait la laideur. Des caméras s'approchaient très près de son visage et on lui demanda de s'immobiliser une seconde, afin de faire le point sur la giclure de tomate qui lui dégoulinait du visage. André serra les dents et obtempéra, offrant un regard bravache à la caméra. *« Nous ne cèderons rien et nous battons sans relâche pour un partage de la Honte, »* asséna-t-il avant de saisir le bras de son camarade de gauche et de celui de droite pour raccourcir le circuit de manifestation et rentrer au local. Ils bouclèrent le verrou derrière eux mais purent encore entendre les cris au-dehors et les coups de poings sur les carreaux, qu'ils avaient judicieusement changé pour du double-vitrage la veille. Il pensa un instant que si chacune des personnes au-dehors avait utilisé cette énergie colérique pour ramasser quelques ordures, faire une soupe aux pauvres ou cuisiner des

lentilles pour leurs lardons, ils auraient une rue propre dans laquelle ils avanceraient sereinement et sans avoir faim. Une tomate explosa contre la vitre et le coupa dans ses pensées.

A la tête de l'Etat, on ne faisait pas grève, et on n'avait pas chômé non plus. Les réunions de crises s'étaient succédées. Le ministre de l'Intérieur, qui multipliait les allocutions officielles, pouvait maintenant se féliciter d'être enfin reconnu dans la rue. Il filait bien droit sur sa « *ligne de fermeté* » tout en affirmant que « *ce service de la Honte, il faut le réformer.* »

Chacun s'y accordait. On ne pourrait décentement vivre dans un espace public aussi chaotique. A la tête de l'Etat, on en vint à plusieurs conclusions. La première, que les travailleurs de la Honte restaient des privilégiés en comparaison à des franges encore plus basses de la population. La deuxième, que ces franges en question avaient faim et se féliciteraient de récupérer les emplois sur lesquels certains crachaient.

Le gouvernement lança une grande campagne de recrutement d'intérimaires en faisant valoir les perspectives de carrière, CDD puis CDI puis CSG puis TFPB puis, qui sait, IFI puis CAC40. Une campagne qui rencontra un certain succès et bientôt, des troupes de travailleurs envahirent les rues. Ils déblayèrent les trottoirs, évacuèrent les miséreux, on fit venir des femmes d'ailleurs pour arpenter les rues le soir. On envoya dans leur pays d'origine les ordures pour qu'elles y soient enfouies, parce qu'ici, on n'a pas de place pour ça, et puis ça pollue. En trois semaines, les villes retrouvèrent leur visage d'autrefois et la Honte eut enfin un peu de repos après tant de nuits blanches.

Sur les bords du fleuve qui traversait sa ville, André balaya du regard tous les visages de ceux venus chercher un bol de soupe pour passer la nuit. Leur nombre, toujours aussi important. Leurs yeux affaissés. Leurs mains crispées sur les bols en plastique. Les chiens bien droit, le nez au vent pour sentir les relents de viande. « *Bon, tu vas avancer, oui ?* » le bouscula-t-on. Il fait deux pas et un homme fripé verse une louchée dans son bol tendu. Tandis qu'il s'éloignait en faisant bien attention de ne pas renverser une goutte, il aperçut un rat tirant à lui des frites écrasées, restes d'un joyeux pique-nique de l'après-midi, sans doute. Ce sera ça en moins à ramasser, pensa doucement André. Il crut croiser le regard noir et brillant de l'animal avant qu'il ne se faufile dans les herbes jusqu'au fleuve. Lui, au moins, avait le bon goût de ne pas se plaindre.

(2250 mots)